Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 52 (1944)

Heft: 34

Artikel: La rete metallica

Autor: Hard, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-972939

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Centre de Chesières

La Flèche-Rouge qui, de Bex, conduit aux stations connues de Gryon, Villars et Chesières, est chargée de tout un monde en vacances. Sur tout le parcours des drapeaux suisses sont encore aux fenêtres et sur les toits, souvenirs de notre Fête nationale qui a eu lieu un jour avant. Le vent fraîchit, le paysage se découvre: le Lion d'Argentine, le Muveran, la Dent de Morcles, les Aiguilles Vertes, les Dents du Midi et les Alpes de Savoie.

Chesières! Beaucoup de va-et-vient, encore des drapeaux suisses et là-haut, sur ce grand immeuble un peu sévère lorsqu'on le voit de loin, un drapeau à croix rouge flotte au vent; c'est ici le Home *Alpina*, transformé en camp de passage pour les enfants réfugiés, comme le Centre Henri Dunant à Genève.

Alpina peut accueillir 80 enfants, il y en a actuellement une cinquantaine, dont le plus jeune a 3 ans et les plus grands 16 ans. La plupart d'entre eux sont arrivés en Suisse sans leurs parents, quelques-uns savent que leur père ou leur mère se trouve dans un camp de réfugiés de notre pays.

Pour diriger ce petit monde, Mlle Paur, de Zurich, a une longue expérience du secours aux enfants par son stage dans nos colonies de France, notamment au Chambon. La propriétaire de la maison, Mme Rappaz, s'occupe de l'intendance et de la cuisine; deux infirmières diplômées, une institutrice et un instituteur suisses complètent cet état-major, aidé par des collaborateurs réfugiés. Il y a parmi eux la femme d'un médecin italien entrée avec ses sept enfants dans notre pays.

Français, Belges, Polonais, Italiens, Hollandais, Allemands, ces enfans sont pour la plupart israélites. Il y a trois jeunes protestants. Certains d'entre eux quitteront le camp de Chesières pour être accueillis dans nos familles ou dans des homes de la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants. Plusieurs ont à leur actif une odyssée dont les péripéties ont été parfois dramatiques. Tel ce petit Belge dont le père a été arrêté, qui a été confié a un oncle un jour compromis; l'enfant de 12 ans déporté en Pologne; après 2 ans de travail chez des paysans, il se sauve pour regagner son pays; repris en chemin, il se sauve une deuxième fois et après plusieurs semaines de marche arrive enfin à notre frontière. Mais il vaut mieux ne pas s'étendre sur le passé. Un des éléments de la rééducation de ces enfants consiste précisément à ne pas raviver en eux des souvenirs dont les péripéties sont douloureuses.

7 h. 30, tout le monde se lève; 10 minutes de culture physique, puis la toilette et le petit déjeuner. Un roulement d'aide a lieu entre ces enfants: nettoyages, cuisine, jardin, commissions, raccommodages pour les fillettes, occupations variables suivant le temps qu'il fait, le nombre des enfants et celui des malades. A 10 h. trois classes s'organisent; l'instituteur s'occupe des grands de 13 à 16 ans, à l'institutrice sont confiés ceux de 8 à 12 ans, les petits jusqu'à 7 ans sont occupés de diverses manières par les surveillantes.

Deux heures de cours chaque matin, plus une heure dans l'après-midi après la sieste, pour les plus grands on apprend la géographie, le calcul, le français; mais c'est moins l'âge qui détermine le classement que la préparation très variable de ces enfants. L'après-midi se termine par des promenades et des jeux, et l'on ramasse des «pives» pour le fourneau de cuisine.

L'organisation est impeccable; c'est nécessaire pour un petit monde aussi divers de filles, de garçons dont l'éducation a été délaissée. La maison est admirablement installée; des chambres ensoleillées, donnant toutes sur une galerie, où trois à cinq enfants peuvent loger; des lits propres, à soi, et quel bonheur pour ces petits d'avoir leur placard pour mettre leurs affaires. On ne manque pas de salles de bains et chaque enfant prend un bain par semaine; le samedi, on change de linge.

A parcourir les étages, on comprend que malgré les difficultés, cet immeuble ait été retenu. Quatre chambres à coucher au rez-de-chaussée, douze au premier étage, douze au second étage; dans chacune d'elles un lavabo avec eau courante; l'une bleue, l'autre rouge s'adapte à celle du mobilier, la tapisserie de celle-là évoque un jardin zoologique, une autre des jeux d'enfants. Toutes ces chambres portent un nom: au deuxième étage ce sont des fleurs de montagne, au premier des oiseaux. Le troisième étage comporte une vaste salle de jeu: petites tables, petites chaises, jeu de ping-pong; on est prêt pour les jours de pluie; nous y trouvons encore la scène installée spécialement pour le soir du 1er août.

De la grande terrasse, devant la salle de jeu, la vue se perd sur le magnifique spectacle des Alpes, la fraîcheur des sapins, et tout en bas, la vallée du Rhône légèrement embrumée. C'est sans doute le reflet de cette belle nature ensoleillée, de ces neiges, de ces purs sommets, qui se lit dans les yeux des enfants qui nous entourent. Spectacle d'un autre genre, non moins admirable en regardant ces petits, vraie résurrection, si l'on songe un instant à l'existence qu'évoquent la taille, le visage, le nom, l'âge de chacun d'entre eux. Mais poursuivons notre visite. Au-dessous de nous s'étend un vaste terrain de jeux avec sa vasque d'eau; il est relié à la terrasse du rez-de-chaussée par un large escalier qui partage une splendide rocaille toute fleurie.

Une partie du matériel de literie vient de la Croix-Rouge suisse; un vestiaire fournit à la directrice la réserve de vêtements pour ces petits arrivés pour la plupart complètement démunis. On travaille dans la buanderie; deux jours de lessive par semaine. De la cuisine s'échappent déjà les saveurs du repas de midi, une bonne soupe aux légumes, des pommes de terre au four, des côtes en sauce béchamelle parfumée à la tomate et une salade délicieuse. Hier, pour le 1er août, il y a eu des gâteries, et on nous dit merveille d'une crème au chocolat... A la lingerie on repasse du linge. Puis la salle d'école nous accueille avec son tableau noir et ses petites tables. Deux grands réfectoires encore décorés de guirlandes rouges et blanches et de lampions, où retentissent avant et après le repas les chants joyeux des enfants. On mange avec appétit, les joues sont roses et les corps respirent la santé.

L'infirmerie, au premier étage, est prête à recevoir les petits malades. Il y a eu quelques grippes, quelques angines, mais le Dr Rossiaud, dévoué et fidèle, nous assure qu'il est très content de l'état de santé; il n'y a d'ailleurs qu'une place occupée aujourd'hui: un petit bobo qui aura disparu dans vingt-quatre heures.

A 15 h. branle-bas; une douzaine des plus grands vont partir en course du côté du Muveran; leur contentement habituel se double d'une joie particulière, tous les plus jeunes saluent leur départ. Puis c'est le goûter, chaque enfant reçoit aujourd'hui des fruits. L'heure s'avance; déjà les rayons s'obliquent à travers les nuages.

Nous suivons encore ceux des enfants qui s'ébattent devant la maison. Sur tous ces visages, la jeunesse heureuse et gaie reprend ses droits. Avec sœur Kasser, nous pensons que ce que le Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse aura donné de plus beau, de plus authentique, de plus durable à ces petits déracinés, privés souvent pendant de longues années de tout ce qui fait la vie d'un enfant, c'est d'avoir retrouvé avec l'amour et les soins de ceux qui les entourent, l'atmosphère de joie, de détente, de liberté et d'espoir sans lesquels une enfance heureuse ne peut porter les fruits d'une humanité meilleure.

Au revoir, Home de Chesières, nous voudrions vivre encore d'autres heures au milieu de cette troupe d'enfants pour y puiser une nouvelle raison de croire et d'espérer, si nous n'étions pas assurés déjà que le Secours aux enfants accomplit sous les deux drapeaux à croix blanche et rouge l'œuvre magnifique de régénération sans laquelle, demain, l'Europe ne se retrouvera pas. P. R.

La rete metallica *Da Henri Hard*

Una nebbia densa avvolge rocce e sterpaglia, sgocciola giù dagli abeti, copre umida e grave la magra erba. Un digrignío di scarponi sulle pietre, e dalla nebbia emergono spalle, fucili, gambe: soldati! La loro sagoma diventa sempre più chiara, per un istante spicca nitidissima, poi rientra nel grigiore latteo. Ancora alcuni tonfi di scarpe chiodate fra le pietre, fiochi, sempre più fiochi. Poi non altro che lo sgocciolío di un albero grondante.

Di dietro un cespuglio s'alza una testa, poi un'altra, e un un'altra. S'ode un bisbiglio: «Zitti, bambini! Non movetevi! Torno subito.» E dal cespuglio si stacca una forma oscura: una donna.

Sguiscia fino al prossimo cespuglio, da quello a un altro, sempre celandosi alla meglio, finchè le sorge innanzi, fra la nebbia, un'intreccio di fili metallici, oltre il quale si stende invisibile un paese straniero: il «paese della pace» come i poveri perseguitati sogliono chiamarlo. Ora la donna si muove senza rumore. A quando a quando leva il capo in ascolto... Passi che s'avvicinano, nemici in agguato? ... Con tutto riguardo schianta due rami da un albergo, si guarda attorno, si china ai piedi della rete, scava con le nude mani la terra. Dopo un poco si rialza, di nuovo si guarda attorno, riempie di terra i campanelli che pendono dalla rete, con mano tremante depone i rami sul buco che ha fatto, si ritrae dietro il primo cespuglio. Fissa gli occhi verso i soldati, i suoi sensi li sentono prima ancora che emergano dalla nebbia. Sono cinque. E i bambini? Pensa a loro con timore e tenerezza insieme. Può contare su di essi? Il più piccolo potrebbe svegliarsi, mettersi a strillare... Oh Madonna, Madonna, Madre di grazia!... I passi s'allontanano. La poveretta torna indietro. Di cespuglio in cespuglio. Come cuccioli impauriti, i due più grandicelli sono rannicchiati presso il lattante che dorme. Piano piano essa se lo prende in braccio. E dice: «Venite con me, bambini. Piano, piano. Non camminate sulla ramaglia secca. Santa Maria, piano piano. Fate tutto come faccio io!» Raggiungono il cespuglio presso la rete, i bambini vi strisciano sotto. Il piccolino dorme ancora: sonno provvidenziale!

La donna continua a scavare. A quando a quando leva ancora il capo, ma s'ode accanto il respiro dei bambini. E ogni volta che un passo s'avvicina, si rannicchia presso i piccoli, si pone il dito alla bocca, veglia sur ogni loro movimento. Meglio, molto meglio averli vicini così.

Il buco diventa più largo e più profondo, accorrono ormai molti rami per celarlo agli occhi della guardia. Altri campanelli sono diventati muti. Ma come tremano le mani quando impugnano la terra che deve farli tacere! A un solo squillo cinque fucili uscirebbero dalla nebbia e si punterebbero su di lei e i suoi piccoli.

Il lattante diventa inquieto. E quei passi s'avvicinano di nuovo. Con uno strappo la donna s'apre il vestito sul petto e porge il seno al bambino. I soldati passano ora rasente il cespuglio, essa si china tutta tutta sul lattante per attutire al massimo il lieto chioccolante rumore della via.

I passi si dileguano, ancore una volta. «Mamma, ho fame.» «Sì, piccolino. Ecco un pezzo di pane per te, e uno per Maria. Mangiatelo solo quando i soldati non sono vicini.» «Dobbiamo ancora aspettare un pezzo, mamma? Senti come sono bagnati i miei capelli... Anche il viso, anche il vestito... Ho freddo...» «Zitti, zitti... Quando saremo di là, ti riscalderò ben bene gambe e braccia.»

«Quando saremo di là!» Aiutaci, Signore!' La nebbia si dirada, il buco non è ancora grande abbastanza. E queste gocce che cadono, questi rami secchi che piombano giù. Non dovrebbe più aver paura di questi rumori, eppure le mani le tremano, lavoramo più lente... Basta però che quei terribili passi non escano dalla nebbia troppo presto.

Viene alfine il momento decisivo. Si scioglie la cintura, con essa rialza un poco e affranca la rete. Nessuno squillo di campanello, grazie a Dio. Si guarda attorno, spinge oltre la rete il lattante di nuovo addormentatosi, si mette carponi, è dall'altra parte, va a deporre il bambino in luogo sicuro. Ma ecco il rumore dei passi tanto temuti, ecco che il cuore le martella il petto. Torna indietro, leva la cintura dalla rete, ripone i rami sul buco, riesce a tornare al cespuglio: i soldati non sono più che a pochi metri.

Come il buco è ricoperto male! La guardia di confine lo scoprirà certamente. Il cuore le batte così forte che la guardia dovrebbe sentirlo. Secondi infiniti. Mortale ansia. E il piccolino là solo, in terra straniera... Pure quei passi se ne vanno, la nebbia li divora. La donna volge gli occhi ai due bambini che si sono stretti a lei. Stefano alza il bruno capo, ha quattro anni. Accanto a lui Maria, una bambina bionda, orfana, buttata sulla strada da un padre che poi venne fucilato... La donna si irrigidisce. «Venite, bambini!»

Pochi minuti dopo scende con essi per il pendio della montagna. Non può tenersi dal piangere, sebbene la nebbia un poco si schiari e lasci vedere gli alberi in lontananza.

Stefano si ferma. «Mamma, mi fan male i piedi». «Coraggio, Stefano, presto troveremo uomini buoni». «No no, sono stanco, portami tu». Ella si china sul ragazzo, se lo stringe al petto, procede a gran fatica, pel difficile terreno. Il piccolino si desta, comincia a strillare. Ci vorrebbero pannolini asciutti, la donna non ne ha... E chi sa che cosa succede intanto a casa sua...

Si siede su un sasso, esausta. S'ode quel temuto digrignio di scarpe chiodate sui sassi. «Zitti, bambini! Sotto il cespuglio! Non movetevi!» Ma lo strillo del piccolino indica ai soldati la via. «Chi va là? Sono soldati stranieri, soldati svizzeri.

Un'ora dopo la povera donna si trova in un campo di rifugiati. E' salva, sono salvi. I bambini dormono. Il lattante è stato avvolto in pannolini asciutti. La piccola Maria sorride nel sonno. Ha forse cinque anni. La povera donna si corica anche lei, chiude gli occhi. E' salva, sono salvi!

Le droit d'asile et l'idée de la Croix-Rouge

Par Walter Schindler, Zurich

Il est permis d'admettre comme généralement connu que le droit d'asile joue constamment un rôle dans la vie publique de notre pays, et les temps troublés que nous vivons le replacent au premier plan. La notion du «droit d'asile» ne cesse cependant de prêter à des malentendus et de donner lieu à des interprétations erronées. Par droit d'asile, on entend le droit d'un Etat d'accorder sur son territoire, aux ressortissants d'un autre Etat, protection contre des persécutions politiques auxquelles ils sont exposés dans leur pays. Par conséquent, le droit d'asile n'appartient aucunement au réfugié politique, ainsi qu'on le suppose généralement à tort, mais un Etat juge souverainement si, et dans quelle mesure, il entend donner asile à des réfugiés politiques. On peut aussi qualifier le droit d'asile d'un principe de politique suisse dont l'origine est déjà très lointaine. En effet, au seizième et au dix-septième siècles déjà, des cantons suisses ont acueilli des correligionnaires persécutés dans leur pays et leur ont accordé un asile. L'exercice du droit d'asile n'apparut cependant dans une ampleur beaucoup plus grande qu'au dix-neuvième siècle, alors que de nombreux réfugiés italiens, polonais et allemands vinrent chercher protection en Suisse, où ils ont été acueillis avec bienveillance. Au tournant du siècle dernier, la Suisse accorda asile également à des anarchistes. Ainsi, le Conseil fédéral, autorité compétente en la matière, a accordé asile tant à des réfugiés dont l'idéal politique était plus ou moins en harmonie avec le nôtre, qu'à des anarchistes dont les conceptions ne concordaient pas avec notre vie politique. La guerre mondiale de 1914 à 1918 et l'entre-deux-guerres ont amené un important changement dans nos prescriptions sur la police des étrangers. Elles ont été en effet

Flüchtlinge

Von Goethe

Als nun der wohlgebildete Sohn ins Zimmer hereintrat,
Schaute der Prediger ihm mit scharfen Blicken entgegen,
Und betrachtete seine Gestalt und sein ganzes Benehmen
Mit dem Auge des Forschers, der leicht die Mienen enträtselt;
Lächelte dann, und sprach zu ihm mit traulichen Worten:
Kommt Ihr doch als ein veränderter Mensch! Ich habe noch niemals
Euch so munter gesehn und Eure Blicke so lebhaft.
Fröhlich kommt Ihr und heiter; man sieht, Ihr habet die Gaben
Unter die Armen verteilt und ihren Segen empfangen.
Ruhig erwiderte drauf der Sohn mit ernstlichen Worten:
Ob ich löblich gehandelt? ich weiss es nicht; aber mein Herz hat
Mich geheissen zu tun, so wie ich genau nun erzähle.
Mutter, ihr kramtet so lange, die alten Stücke zu suchen
Und zu wählen; nur spät war erst das Bündel zusammen,
Auch der Wein und das Bier ward langsam, sorglich gepacket.
Als ich nun endlich vors Tor und auf die Strasse hinauskam,
Strömte zurück die Menge der Bürger mit Weibern und Kindern,
Mir entgegen; denn fern war schon der Zug der Vertriebenen.
Schneller hielt ich mich dran und fuhr behende dem Dorf zu,
Wo sie, wie ich gehört, heut' übernachten und rasten.
Als ich nun meines Weges die neue Strasse hinanfuhr,
Fiel mir ein Wagen ins Auge, von tüchtigen Bäumen gefüget,
Von zwei Ochsen gezogen, den grössten und stärksten des Auslands;
Neben her aber ging, mit starken Schritten, ein Mädchen,
Lenkte mit langem Stabe die beiden gewaltigen Tiere,
Trieb sie an und hielt sie zurück, sie leitete klüglich.
Als mich das Mädchen erblickte, so trat sie den Pferden gelassen
Näher und sagte zu mir: Nicht immer war es mit uns so
Jammervoll, als Ihr uns heut' auf diesen Wegen erblicket.
Noch nicht bin ich gewohnt, vom Fremden die Gabe zu heischen,
Die er oft ungern gibt, um los zu werden den Armen;
Aber mich drängel die Not, zu reden. Hier auf dem Strohe
Liegt die erst entbundene Frau des reichen Besitzers,
Die ich mit Stieren und Wagen noch kaum, die schwangre, gerettet.
Spät nur kommen wir nach, und kaum das Leben erhielt sie.
Nun liegt, neugeboren, das Kind ihr nackend im Arme,
Und mit wenigem nur vermögen die Unsern zu helfen,
Wenn wir im nächsten Dorf, wo wir heute zu rasten gedenken,
Auch sie finden, wiewohl ich fürchte, sie sind schon vorüber.
Wär' Euch irgend von Leinwand nur was Entbehrliches, wenn Ihr
Hier aus der Nachbarschaft seid, so spendet's gütig den Armen.
Also sprach sie, und matt erhob sich vom Strohe die bleiche
Wöchnerin, schaute nach mir; ich aber sagte dagegen:
Guten Menschen, führwahr, spricht oft ein himmlischer Geist zu
Dass sie fühlen die Not, die dem armen Bruder bevorsteht;
Denn so gab mir die Mutter im Vorgefühle von Eurem
Jammer, ein Bündel, sogleich, es der nackten Notdurft zu reichen.
Und ich löste die Knoten der Schnur und gab ihr den Schlafrock
Unseres Vaters dahin; und gab ihr Hemden und Leintuch.
Und sie dankte mit Freuden und rief: Der Glückliche glaubt nicht
Dass noch Wunder geschehen; denn nur im Elend erkennt man
Gottes Hand und Finger, der gute Menschen zum Guten
Leitet. Was er durch Euch an uns tut, tu' er Euch selber.
Und ich sah die Wöchnerin froh die verschiedene Leinwand,
Aber besonders den weichen Flanell des Schlafrocks befühlen.
Eilen wir, sagte zu ihr die Jungfrau, dem Dorfe zu, in welchem
Unsere Gemeine schon rastet und diese Nacht durch sich aufhält;
Dort besorg' ich sogleich das Kinderzeug, alles und jedes.
Und sie grüsste mich noch und sprach den herzlichen Dank aus,
Trieb die Ochsen; da ging der Wagen.

Aus «Hermann und Dorothea».